

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — Etats-Unis, \$3.50
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 27.

Montréal, Jeudi, 5 Juillet 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

SOMMAIRE

TEXTE : Les couronnes d'épines, par Albert Delpit.—Les enrhumés, par Chs. des Rives.—Les mandats-poste.—Les fêtes du couronnement. (suite), par Adolphe Badin.—Dévouement de l'Eglise.—Saint Vincent de Paul et le Bienheureux Jean-Baptiste de la Salle (suite et fin), par M. Charles Thibault.—Séminaire de Ste-Thérèse.—Un rescrit.—Sourds-muets.—Choses et autres.—Amour et larmes (suite), par Mary.—Nos gravures : L'expédition du Tonkin; M. de Laboulaye.—Les superstitions russes.—Russie.—La vie de famille.—De tout un peu.—Nouvelles diverses.—Les échecs.

GRAVURES : Vue intérieure du Kremlin : La tour d'Ivan Veliki ; L'expédition du Tonkin ; Le commandant Rivière, tué devant Hanoi (Tonquin)

LES COURONNES D'ÉPINES

PARIS, 15 mai 1883.

Dans quelques jours on va sacrer le Tzar à Moscou. Il n'y aura rien pendant les fêtes ; mais après ? Qui oserait répondre de l'avenir ? Ce siècle est la revanche des peuples. L'homme politique en tirera les raisonnements qu'il voudra ; l'homme de lettres y voit de bien belles pièces pour les auteurs dramatiques de l'avenir.

Si, dans cinquante ans, le monde enfante un nouveau Shakespeare, il n'aura qu'à jeter les yeux derrière lui. Et dans les trente ans écoulés depuis le 2 Décembre, il trouvera une mine inépuisable et sublime.

Quel cerveau humain a combiné jamais de pareils événements ? Quelle imagination ardente conçut d'aussi fulgurantes antithèses ? Tant de misères à côté de tant de triomphes, tant de larmes après tant d'éclats de rire, et des apothéoses si hautaines suivies de si subits écroulements ?

Voyez cette guerre du Mexique. La plus belle armée du monde s'en va gaiement par delà les mers, tambours et clairons en tête. Il y a là, au début, comme un reflet des brillantes équipées d'autrefois. La France écoute, et par moments des bruits de victoire arrivent du fond de ce golfe vert et bleu où rit le chaud soleil. Soudain, le décor change. Un empereur, traqué, livré, vendu par un misérable qui apparaît comme un traître de mélodrame pour amener un dénouement tragique.

Et à côté, une impératrice, belle, noble et amoureuse, devenue folle de douleur, empoisonnée peut-être ! J'ai entendu conter la légende : une main criminelle versant la nuit un poison lent pour tuer le cerveau d'une souveraine désespérée. Est-ce vrai ? Je ne sais. Mais je suis sûr que l'Histoire recueillera ce bruit sinistre : l'Histoire qui s'écrit plus avec des légendes qu'avec des vérités. Et puis, le long martyr de cette noble veuve, si malheureuse qu'on en est réduit à dire : " Quel bonheur qu'elle soit folle ! Elle souffre moins, peut-être." Le roi Lear, pleurant seul dans la lande déserte est moins triste et moins poétique.

* *

Je voudrais que celui qui écrira le drame des derniers Bonaparte connût l'histoire qu'on va lire. Elle me fut comptée par un des plus grands artistes de ce temps, resté fidèle à ses affections. On se rappelle l'année où le prince impérial présida à la distribution des prix du concours général. Godefroy Cavaignac, aujourd'hui l'un des plus distingués députés de la Chambre, avait un premier prix de vers latins. Le fils du vaincu ne voulut pas être couronné par le fils du vainqueur. Et toute l'ardente jeunesse réunie à la Sorbonne fit une ovation à l'héritier du proscrit du 2 Décembre.

La Cour était à Fontainebleau. Il y avait eu un grand dîner de gala. Les femmes en toilette de bal, les généraux chamarrés, les fonctionnaires en uniforme éclatant, tout ce monde officiel jetait une note vive au milieu des splendeurs impériales. Comme décor, le féérique palais de Fontainebleau, baigné dans la pénombre à demi-blanche d'une paisible soirée d'été. On riait gaiement, à pleines lèvres, quand la nouvelle arriva de ce qui s'était passé à la Sorbonne : toute la jeune

France acclamait Cavaignac et les souvenirs républicains évoqués par ce nom-là. On sentit peser une crainte sur les têtes tout à l'heure souriantes. L'impératrice, elle, eut soudain comme la vision de l'avenir. Qui sait ? Avec sa double prescience de mère et de femme, elle eut peut-être, pendant une seconde, la divination de sa destinée lamentable. Un frisson la prit, et elle éclata de rire !

Napoléon III se leva, lui prit la main et l'emmena doucement hors du salon. Mais, pour gagner ses appartements, il fallait que l'impératrice traversât une longue enfilade de salons aux fenêtres larges ouvertes. Et ce rire nerveux ne s'arrêtait pas, ce rire cruel et obstiné que tout le monde entendait, et qu'on devinait plein de sanglots, et qui éclatait dans le palais, dans les jardins, avec son désespoir ironique ! Pendant quelques minutes les notes perçantes frappèrent toutes les oreilles ; et le grand écrivain qui me racontait cette scène poignante me disait qu'ils voyaient tous, ce soir-là, les premières fissures s'ouvrir dans la muraille lézardée de l'édifice impérial !

* *

Parmi les proscrits de Décembre, parmi ceux qui râlaient à Lambessa et à Cayenne, lequel, dans ses justes colères, rêva jamais une vengeance pareille à celle qui l'attendait ? Victor Hugo, lui-même, malgré la prescience du génie, devinait-il en écrivant ses immortels *Châtiments* l'avenir de cette famille vaincue ? Croyez-vous que le Shakespeare futur dont je parlais pourrai, dans un demi siècle, évoquer ces figures grandies par l'éloignement ? Quel drame gigantesque où tout se rencontrera : les situations tragiques des hommes et la psychologie hautaine des cerveaux ! Cet empereur, hier encore tout puissant, écrasé sous son écroulement, pendant que la France se débat et crie et lutte comme une vierge violée ! Et cette nuit qui a suivi Sedan ! Dans quelles profondeurs est descendue l'âme de cet homme ? Quelles pensées s'entrechoquaient dans ce cerveau ? Avoir été si haut pour être tombé si bas ! Le poète inconnu ne pourrait-il pas écrire une page comme celle d'Hamlet rêvant dans le cimetière d'Elseleur ? Et si nul ne l'a encore tenté, c'est que tous les poètes, monarchistes et républicains, ont le respect de la souffrance : que ce soit une ouvrière qui pleure ou une impératrice qui se lamente !

Croyez-vous qu'autrement on n'eût pas encore dit les tragiques malheurs des royautés d'aujourd'hui ? Et ce jeune prince impérial qui va mourir en héros sous la même latitude que Sainte-Hélène ? Et cette mère meurtrière en pleine chair vive ? Et cette radieuse figure de la reine Mercédès d'Espagne, morte dans l'épanouissement de ses juvéniles amours ? Car tout se rencontre dans ces sujets que l'histoire contemporaine réserve aux poètes de l'avenir : tout, depuis l'idylle jusqu'à l'épique, depuis le drame jusqu'à l'épopée. A chaque feuillet le poète trouve un sujet poignant. Sans compter ceux que le destin écrira sur les pages encore blanches de l'avenir. Ceux, par exemple, que les nihilistes gardent au fond de leurs conspirations ignorées. Conspirations qui éclateront soudain, n'ayant qu'un défaut, au point de vue artiste, c'est d'être un peu trop des drames à la façon de Ponson du Terrail.

* *

Car enfin, quelle destinée est comparable à celle de ce malheureux Tzar ? Il est dix fois plus à plaindre que le condamné à mort attendant qu'on vienne le chercher pour la guillotine. D'abord, celui-ci a le droit légitime d'espérer que M. Grévy lui fera grâce ! Puis il ne tremble que pour lui-même. Tandis qu'Alexandre III se sent menacé aussi dans sa compagne, cette ravissante princesse de Danemark, l'une des femmes les plus lettrées d'Europe ; il se sent menacé dans ses enfants, dans ce qu'il a de plus cher au monde.

Nous, les contemporains, nous ne pouvons pas bien juger l'état d'âme de ces êtres à part, couronnés et malheureux, vivant sous une perpétuelle menace, forcés de rester à la fois souriants et angoissés. Nous sommes trop près d'eux. Nous sommes un peu blasés à force de voir les journaux imprimer tranquillement : "—On ne tentera d'assassiner le Tzar qu'après le couronne-

ment." Ou bien : "—On n'ose pas fixer à l'avance la date du sacre, pour que les nihilistes ne puissent rien préparer." Mais les auteurs dramatiques de l'avenir n'auront pas comme nous l'accoutumance de ces phrases joviales et sinistres. Ils ne verront que le fait en lui-même ; un dominateur d'hommes plus malheureux que le dernier de ses sujets ; ne pouvant ni dormir en paix, ni se promener à sa guise ; moins en sûreté au milieu de sa puissante armée que l'humble mendiant sans asile ; et se demandant toujours si au tournant de la route n'éclatera pas la bombe qui le mettra en pièces comme son père !

Voilà ce qui frappera les penseurs dans cinquante ans ou dans un siècle ; et c'est ce qui alimentera pendant des années et des années encore les théâtres de l'avenir. Il y aura sans doute alors une république universelle, et plus d'un se demandera avec étonnement :

—Comment pouvait-on trouver en 1883 de malheureux esclaves qui consentissent à être rois ?

ALBERT DELPIT.

LES ENRHUMÉS

Te souvient-il lecteur d'avoir jamais rencontré un enrhumé ? Ton éducation est incomplète, si ton carnet de confiance ne mentionne point une aussi bonne aubaine.

Regarde autour de toi, tu verras son portrait fidèle, son profil, sa binette intéressante, tout ce que tu voudras chez certains individus se pavant fièrement à l'abri des tentures et des draperies pourprées de nos salons.

Zélés partisans de la courbette étudiée et du mécanisme nécessaire pour décrire avec art dans l'espace, une courbe magique, à l'aide de leur précieux couvre-chef, ils ne négligent rien pour s'attribuer la facture première, l'édition originale d'un bon mot, mais par contre ils sont d'une modestie, d'une humilité au superlatif lorsqu'il s'agit de mettre en évidence les notes sympathiques de leur prétendue belle voix.

Que serait notre vie
Sans le charme touchant
D'une douce harmonie
Et d'un gracieux chant ?

Que l'hiver déroule son blanc linceul sur la campagne ; que le printemps décore nos bocages de fresques verdoyantes ; que l'été vienne enjoliver nos champs d'une dorure toute poétique ; que l'automne enfin voile notre beau ciel bleu, sous ses ombres grises et mystérieuses, ils sont toujours les mêmes, toujours gais, toujours causeurs mais toujours... enrhumés.

Et pourquoi ces adorables papillons, si joyeux, si pimpants, toujours prêts à faire la cour à ce que le genre humain possède de plus aimable et de plus souriant, voient-ils sans cesse leurs brillantes couleurs pâlir au funeste contact d'une mélodie ou d'une berceuse ?

Avec ta douce chansonnette
Berce, berce gentille Odette,
Ton vieil enfant
Ton vieil enfant !

Les sots seuls se méconnaissent au point de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit, et grâce à Dieu les enrhumés n'ont pas encore fait ce saut périlleux ; interrogez-les donc, ils vous donneront sur leur étrange conduite un renseignement aussi spirituel que bien tourné.

D'un trait vif et sautillant ils sauront glisser sur les aspérités de la prose, prendre leur essor vers les hauteurs du Parnasse et réveiller les Muses endormies par les accords d'une lyre qui frémissait autrefois sous les doigts d'un Homère et d'un Virgile, mais pour redire des exploits beaucoup plus nobles et beaucoup plus sublimes.

Eux seuls sauront vous dire : qu'ils ont chanté à telle réunion, telle rue, chez telle personne ; inutile de dire que personne de la réunion actuelle n'y était ; en sortant de l'intéressant caucus, non pas du caucus ministériel, mais d'un caucus plus sentimental, le rhume,